

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Quand un ange souffre de coliques
Tu regardais intensément Geneviève de Fernand Ouellette

André Vanasse

Number 12, November 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40374ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1978). Review of [Quand un ange souffre de coliques : *Tu regardais intensément Geneviève* de Fernand Ouellette]. *Lettres québécoises*, (12), 8–11.

le culte de la vie », catacombes (Underground), où ces fidèles menacés par l'hostilité et la froideur des mâles et de toute la société (comme un hiver qui dure, dure) se tapissent en attendant le printemps comme une résurrection, l'avènement de la Vierge et de l'Enfant-Agneau comme une parousie. Voilà quelques-unes des images dont se sert Marie-Claire Blais pour mettre en lumière ces nuits de l'Underground. Elles sont si nombreuses dans le roman à être ainsi reliées par le courant de leur appartenance aux réalités d'un même culte qu'on pourrait presque parler ici de voile allégorique. Ce voile, la narratrice le maintient tendu sur la « nef païenne » pour en protéger les secrets, mais peut-être encore davantage pour rendre plus tangible la distance qu'elle se refuse à franchir pour participer totalement à ce culte. Que la liturgie catholique ait fourni au créateur d'Héloïse et de Jean Le Maire ce que j'appellerai un peu cavalièrement tout un système de références, n'a pas de quoi nous surprendre, mais en même temps nous laisse perplexe sur le

ton même du roman. L'écart entre les deux termes de la métaphore, le saphisme et le culte catholique, est tellement grand qu'il y a place dans cette distance pour que naisse, sinon l'humour, du moins une ironie certaine dont l'éclat rejailit à la fois sur les deux réalités ainsi rassemblées. Aussi serait-il vain et ridicule de vouloir classer le roman de Marie-Claire Blais parmi les oeuvres polémiques de la littérature féministe actuelle tout autant que (mais la tentation sera moins grande) de chercher à en faire une oeuvre de propagande catholique pour bibliothèque paroissiale.

L'ironie de Marie-Claire Blais, cependant, n'est pas agressive ni destructrice. Elle est seulement une façon de regarder les réalités présentes et de les « donner à voir » sans que leur éclat vif et fragmentaire vienne aveugler l'oeil intérieur qui, lui, reste ouvert et intact pour accueillir la lumière et la vie qui ont l'air si souvent d'être mêlées aux ténèbres, à la souffrance et la mort.

Il y aurait encore beaucoup à dire de ce

roman. Heureusement, Marie-Claire Blais compte maintenant parmi les classiques de notre littérature et *les Nuits de l'Underground*, comme ses autres romans, sont promises à un long destin critique. Elles n'auront peut-être pas tout le succès d'*Une saison*... Il reste qu'elles témoignent de la maturité de la romancière qui ose écrire, tout en se moquant un peu de la phrase proustienne, ce qu'on pourrait appeler sa recherche « des vies perdues ». Sa propre lucidité lui permet de plonger dans les nuits souterraines sans s'y enliser et de revenir, sans avoir besoin d'aucun Orphée, rendre témoignage de cette descente à la façon des véritables créateurs qui, dans leur effort pour exprimer la vérité et la beauté, doivent avoir l'humilité des mystiques et recourir aux métaphores humaines, les plus brûlantes il est vrai, quand ils veulent narrer l'inénarrable.

Gabrielle Poulin

* Marie-Claire Blais, *Les Nuits de l'Underground*. Montréal, Éditions internationales Alain Stanké Ltée, 1978, 267 p.

Les nouvelles voix romanesques

QUAND UN ANGE SOUFFRE DE COLIQUES

Tu regardais intensément Geneviève

de Fernand Ouellette

Le roman de Fernand Ouellette était attendu depuis plusieurs mois. Il avait été annoncé il y a un an déjà. Sa publication fut retardée puis finalement *Tu regardais intensément Geneviève* fut mis en circulation à la fin du mois de septembre dans sa maquette où apparaît un dessin original de Roland Giguère sur un fond pres-

que jaune caca d'oie. Le texte était précédé d'une « note » de François Ricard. Une sorte d'avertissement avant d'aller plus loin. Le co-directeur de la collection « Prose entière » tenait à préciser au lecteur que le roman de Ouellette « n' (avait) rien de ce qu'on appelle communément un « roman poétique » : c'

(était) au contraire une oeuvre d'un réalisme dur, pénétrant, presque intenable, beaucoup plus près de l'aveu que du rêve, de la confession que de l'évocation, de la brûlure que de la fulgurance (p. 7) ».

Ces précautions et mystères qui avaient entouré la parution du premier

roman de Fernand Ouellette laissent entendre qu'il s'agissait pour lui d'une expérience nouvelle, radicalement différente de son entreprise poétique inaugurée il y a presque vingt-cinq ans.

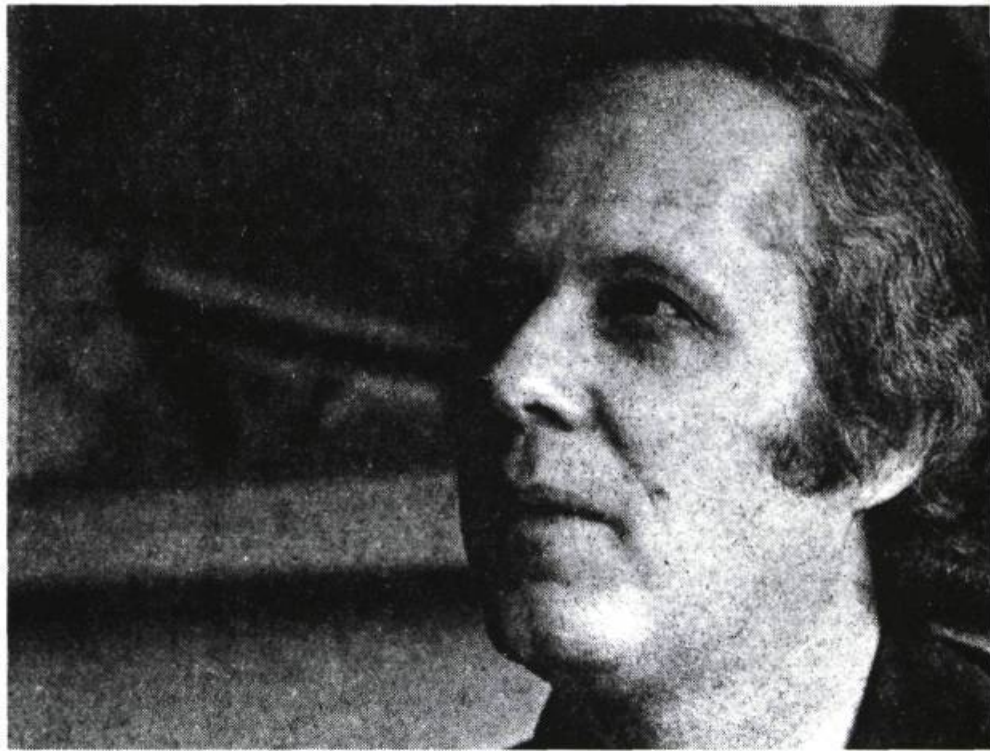
L'auteur, dans une prose inattendue, osait quitter les lieux éthérés de sa voie lactée. Avec ce roman, il avait décidé d'accomplir, tel un acrobate-parachutiste, une impensable chute libre au sol. En soi l'exercice aurait toujours pu être convenable si le poète ailé n'avait pas choisi pour cible l'obsédant cabinet de sa toilette. Jamais la phrase célèbre (!) d'André Gide (« Elle croit un peu trop que les vrais poètes ne vont jamais aux cabinets ») n'aura été autant à propos. Car d'entrée de jeu le narrateur nous confie avec une impertinente candeur que ce qui accélère sa chute (ou sa course, c'est un peu la même chose) c'est « (sa) pesanteur anale (p. 16) ».

Il faut le dire : le narrateur vit dans « la hantise de la diarrhée (p. 16) ». Voilà pourquoi le problème de ses contractions anales devient le haut lieu d'une réflexion philosophique :

Ma défécation, d'une certaine manière, concrétise tous les possibles de ma vie quotidienne. Sur ce plan, elle réagit à l'anxiété, aux hypothèses que toute nouvelle journée soulève. D'où ces fréquentes coliques qui finissent par donner à l'excrément, avec son impact quotidien, une importance plus grande qu'à la nourriture. (p. 15)

Non content de nous proposer cette phénoménologie de la défécation, et comme pour mieux l'asseoir (sic), le narrateur nous offre en complément une confession concernant ses rêves obsédants sur les rats. « Le rêve est la voie royale qui mène à l'inconscient ». On connaît cette phrase de Freud tout aussi célèbre que celle de Gide. Que dire alors quand le narrateur propose à notre analyse non seulement ses rêves mais, comme par un hasard fatal, le thème du rat qui a fait l'objet d'un pénétrant commentaire de la part du « maître » lui-même (cf. « L'homme aux rats » dans *Cinq psychanalyses*) ?

Ceux qui ont pratiqué un tant soit peu la psychanalyse ne s'étonneront donc aucunement que la narrateur ait « prié (bien acculé à la prière) pour que s'éloignent les rats de (son) être (p. 21) ». Il est bien évident pour eux que le registre du nar-



rateur ressortit à celui de l'obsessionnel (la prière est là pour le prouver) et que le thème de l'analité y occupe la plus grande place (le « cul » de *ac-cul-é* se laisse aisément débusquer car on ne peut s'empêcher de buter sur cette expression qui ne veut rien dire dans le texte en plus d'être, comme l'état de l'anus, coïncée entre deux parenthèses).

Que le chapitre suivant s'élabore à partir du thème de la violence ne peut, dans cette perspective, qu'apparaître comme naturel. Nous sommes de plain pied plongés dans l'univers sadique-anal : « À vrai dire, le fait de te trouver devant une nouvelle journée avec ses violences possibles suffisent à faire bondir ton cœur, sans parler de l'impact sur tes tripes (p. 23) ».

Ses tripes ! Elles occupent vraiment beaucoup de place dans son récit. À ce point que Geneviève, la femme du narrateur, ne pourra, lors de sa terrible colère, que métaphoriser les propres obsessions du narrateur : « Ma vie, avait-elle vociféré, a été avec toi *un long tunnel* . . . (p. 37) ».

Ce long tunnel trouve d'ailleurs son aboutissement dans la dernière partie du roman quand l'épouse, toujours engluée dans la même problématique (Geneviève est, nous le verrons plus tard, totalement prisonnière de la vision de son mari) lui lance à la figure : « Qu'est-ce qui nous tient (. . .) sinon le cul ? (p. 179) ».

Et l'on est peut-être en droit de se demander si la narrateur n'est pas effectivement un insupportable emmerdeur. Car il ne faut pas se leurrer et chercher des explications qui ne servent que de remplissage : « le réalisme dur, pénétrant, presque intenable » dont parle François Ricard et dont l'expression a été reprise, bizarrement, presque mot à mot par Robert Melançon dans *Le Devoir* du samedi 30 septembre (« une description d'un réalisme dur au point d'en devenir presque insupportable par endroits ») ne veut rien dire. D'ailleurs la suite de leur texte révèle que l'un et l'autre entendent par « réalisme » beaucoup plus « confession » ou « autobiographie » que parti pris esthétique. Ne connaissant pas la vie intime de Fernand Ouellette, il m'est impossible (cela ne serait de toute façon d'aucun intérêt pour moi) de vérifier la vérité des faits racontés par rapport à ceux de son existence.

Par contre je ne peux m'empêcher d'être frappé par le narcissisme absolument insupportable du narrateur. Dès les premières pages j'ai été agressé par la place envahissante qu'occupait le narrateur dans le récit. Il veut tout maîtriser. Il s'accapare impérieusement de toutes les personnes grammaticales pour les tordre à son profit. Le roman, on le sait, est écrit en grande partie sous la forme du « tu » comme si le narrateur avait voulu prendre une certaine distanciation par rapport à lui-même, créer une sorte de

conscience objective. L'effort aurait été certes louable si le « tu » en question n'avait pas été piégé. Mais il n'est qu'une longue ruminant intérieure éminemment subjective. L'astuce permet par contre à l'auteur de récupérer en surplus un « je » avec le résultat que toutes les autres personnes grammaticales sont en quelque sorte filtrées par le « tu » et le « je » du narrateur. Maîtrise parfaite, totale sur tout le déroulement du récit : la parole de l'autre est mise entre parenthèses entre guillemets, n'est jamais de toute façon objectivement garantie parce qu'elle est rapportée par un narrateur si imbu de lui-même et si rusé qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'il peut en tout temps ramener subtilement le texte à son avantage. Comment n'en serait-on pas persuadé quand on constate qu'il parle de sa merde comme s'il s'agissait d'un poème c'est-à-dire avec un sérieux et une affectation plus souvent qu'autrement risible alors que dans les moments exceptionnels où il consent à céder la parole à Geneviève, celle-ci nous est présentée comme une hystérique qui vomit littéralement ses propos !

De fait, aux yeux du narrateur, Geneviève ne peut que « vociférer » (car il est impensable qu'elle puisse oser contester son seigneur et maître autrement qu'en des moments d'irrépressibles colères et que si elle est, au préalable, « entrée en transes (sic, p. 37) » ! Elle régurgite donc quelques amorces de pensées où les élisions et les brisures de phrases ne nous sont données à lire que pour mieux marquer l'informe discours de Geneviève :

Tu t'fous de c'que j'pense, de c'que j'désire . . . Quel intérêt peut avoir une vie pareille ? Dis-le . . . Je crève ! Es-tu capable de t'ouvrir les oreilles pour une fois, de m'écouter ? Je crève ! Je crè . . . ve ! (p. 38)

Que dire sinon que ces propos incohérents et comme déchiquetés font tache dans le récit, souille un texte que le narrateur avait pourtant fort bien torché ! Il ne lui restera plus, malgré que Geneviève soit selon sa perception toute honteuse du dégât qu'elle « n' (a) pu contrôler », qu'à la punir comme une petite fille :

Comme accablée par sa culpabilité, atterrée par l'irruption qu'elle n'avait pu contrôler . . . L'ébranlement de son âme était si impensable que tu craignais qu'elle s'affaisse dans une crise cardiaque . . . tu étais si peu

familier de la démesure agressive des passions, toi qui ne savais que t'acharner follement contre toi-même . . . Tu t'étais dirigé vers elle et lui avais donné une gifle, ce que tu n'avais jamais osé. (p. 39)

N'est-il pas admirable ce narrateur ? Non seulement accomplit-il en toute sérénité, et comme poussé malgré lui, son devoir de père-punisseur (qui aime bien châtie bien dit le dicton !) mais il évite en même temps une possible crise cardiaque (se pourrait-il que ce fût une peine de coeur ?). Gifle heureuse ! Celle qui permet au narrateur d'éviter de répondre à la question compromettante et de faire de l'accusatrice une accusée condamnée à l'avance !

Car il faut le dire et redire : le narrateur est au-dessus de tout soupçon. Voilà pourquoi chaque fois que Geneviève éclate, incapable de supporter plus longtemps la pression de son mari dominateur, le narrateur est toujours étonné. Il est innocent. Les colères de Geneviève sont à ses yeux inexplicables. Revenir « les bras chargés de cadeaux (p. 37) » et recevoir pour tout remerciement un flot d'injures tient du délire.

Que Geneviève se révolte par moments contre « l'impérialisme de son mari (p. 89) » relève presque de l'absurde. Bien sûr que le narrateur domine son épouse mais cela est nécessaire. C'est pour le bien du couple. Il est bon que l'épouse s'agenouille devant son seigneur et maître, qu'elle satisfasse ses

pressants besoins sexuels. Cela est dans l'ordre des choses. En retour le maître lui garantit un amour éternel et . . . quelques infidélités passagères. Voilà le contrat. Un contrat que toute personne sensée ne peut décemment refuser. D'autant moins qu'on l'assure qu'elle jouera aussi pour la vie entière le rôle de « muse » dans l'élaboration du grand oeuvre de son mari !

La preuve ? Le narrateur tout au long du récit ne cesse de répéter son amour pour Geneviève : « L'image que tu projetais de Geneviève était encore la première, refigurée malgré les ans, approfondie. Elle demeurait la parfaite . . . (p. 156) ».

Pourtant dans la même page le narrateur, fidèle à ses tendances sadiques-anales, se fait un devoir de nous signaler que la « parfaite » Geneviève « a mal aux jambes à cause de ses varices (p. 156) ». Une muse aux jambes bleuies et enflées quoi !

Ce dernier d'ailleurs pratique l'annulation avec une volupté certaine. Des phrases comme « Tu aimais Geneviève sans nul doute. Toutefois . . . » où l'on constate que le narrateur ne peut s'empêcher d'introduire le « doute » dans l'affirmation et de fournir, dès la phrase suivante, les éléments qui la contestent (en partie ou en totalité), se retrouvent à profusion dans ce récit.

Cela explique l'irritation constante que l'on éprouve tout au long du roman. Si Geneviève, qui n'a jamais réellement eu droit de parole dans ce récit, est coincée dans la souricière que lui tend le tout puissant narrateur, il en est tout autrement pour le lecteur qui, lui, ressent, la fatuité, la malhonnêteté et surtout les ruses empoisonnées du « noble parleur (p. 179) ».

Voilà pourquoi s'installe chez le lecteur une révolte qui va en augmentant à mesure qu'il avance dans sa lecture. Il lui paraît inadmissible que cet écrivain-narrateur puisse au nom de la mission sacré de son art, tyranniser toute sa famille et oser en plus s'attribuer magnanimement le titre de chef et père suprêmes de cette maisonnée. De maître incontesté de sa femme surtout. Car il surveille tous ses faits et gestes, les étiquette, les classe, les juge avec une humble arrogance qui enrage.

J'avoue ne pas comprendre que Fer-



mand Ouellette ait pu écrire un roman si « monologique » c'est-à-dire, selon la théorie de Bakhtine, un roman où seule la voix du narrateur peut se faire entendre. Se peut-il que celui qui a consacré un article à Dostoïevski (dans *Les Actes retrouvés*), c'est-à-dire au romancier russe qui a servi de modèle à Bakhtine pour établir sa théorie des voix multiples et contradictoires comme principes organisateurs du nouveau roman, n'ait pu comprendre qu'un roman ne s'écrit pas comme un poème ?

Car le romancier doit non seulement se mettre à l'écoute des autres mais surtout leur donner un droit de parole plein et entier. Il doit risquer, dans l'économie des rapports entre ses personnages, la contestation et même la dérision. C'est le prix que les grands romanciers ont dû payer . . . pour leur plus grande gloire. Mais pour y parvenir, il leur aura souvent fallu beaucoup d'humilité et de douloureux renoncements.

Il est bon de se rappeler que Proust a

préféré s'abstenir de publier un *Jean Santeuil* qu'il jugeait insatisfaisant. Il a plutôt décidé de le recommencer à nouveau et de lui donner un titre plus poétique : *À la Recherche du temps perdu*.

Il m'a toujours semblé que Marcel Proust avait pris une très heureuse décision . . .

André Vanasse

La Poésie

« Leur lieu est une île d'or »

Des poètes Paul Chamberland et Marcel Bélanger

Il faudrait parler de trop de choses s'il fallait être juste avec tous les poètes qui ont publié ces derniers mois. Parler du superbe *Temps maya* de Claude Beausoleil¹ et du discret *Éventail jaune* qu'il a écrit avec Jean-Paul Daoust². De *Mon refuge est un volcan* de Gilbert Langevin dont les illustrations de Carl Daoust sont aussi hallucinantes que les poèmes³. Du déferlement de Lucien Francoeur⁴. Aujourd'hui, j'aimerais tout simplement lire avec vous les derniers textes de Marcel Bélanger et de Paul Chamberland. Si j'ai pu me permettre, la dernière fois, de parler de plusieurs poètes de la chanson sans me sentir trop coupable d'insister si peu sur chacun et surtout pas sur les plus connus, c'est que je tenais à les situer par rapport à des poètes favorisés par la critique et aussi que je tenais et tiens à souligner un point : l'effort de recherche formelle de plusieurs poètes porte beaucoup plus sur la dimension sonore (musique) que sur la dimension visuelle (graphie), ce qu'une critique trop exclusivement linguistique tend à passer sous silence. Mais ce silence ne durera pas longtemps, si j'en juge par le dossier « la chanson du Québec » établi par des professeurs de l'Université Laval⁵ et par le « Natiez's semiotics of music » de David Lidov⁶. Cette fois-ci, comme je n'ai tout de même pas l'intention de mettre en parallèle l'infranoir et le soleil bleu de Bélanger avec les éventails roses et les éventails jaunes de Beausoleil et Daoust et les néons de Francoeur (pourquoi pas ? la thématique peut mener à ça !), je m'arrête à deux poètes. Séparément.

Les hurlements d'un afficheur

*qui lit mon texte voyage dans le discontinu à lui d'écrire son propre texte.*⁷

Je pense bien que Paul Chamberland vient de nous livrer une

oeuvre majeure. Dans la mesure où *extrême survivance extrême poésie* est une synthèse de tout Chamberland alors que les oeuvres précédentes (je pense surtout à *Genèses, terre québec, l'afficheur hurle, demain les dieux naîtront, le Prince de Sexamour*) révélaient chacune ce qui apparaît aujourd'hui n'être qu'un aspect de ce poète. Je sais bien qu'il y a un point commun entre les images de genèse, de terre-mère, de hurlement, de naissance, de sexe et d'amour (pour ne lier que les titres ci-haut mentionnés). Mais je ne pense pas qu'on puisse réduire la démarche poétique de Chamberland à une tentative



Photo : Gilles Cossette